Ami du Clergé, du 10 mars 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XVII. *Dimanche des Rameaux :* Bienheureux les doux ! 73.

Carême. — L'INSTITUTION DIVINE DE L'EGLISE : VI. La primauté de saint Pierre, 74.

A l'école des Saints. — *S. Joseph* (19 mars) : Motifs et grâces de la dévotion à saint Joseph, 76.

Aux jeunes filles. — La jeune fille et le monde moderne *(Discours de S. S. Pie XII)*, 78.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LVIII. Les invasions barbares, 80.

DOMINICALES LITURGIQUES

XVII

Dimanche des Rameaux

BIENHEUREUX LES DOUX

Mes frères,

On cite souvent cette dernière recommandation d'un père mourant à ses fils : « Mes enfants, la ligne droite toujours ! » Dieu conduit le juste par les voies droites, nous dit l'Ecriture, et nos chefs spirituels nous ont donné récemment comme mot d'ordre : le redressement des consciences. Œuvre urgente, primordiale, qui doit être votre préoccupation essentielle en cette fin de Carême.

Librement, en hommes raisonnables, vous viendrez aux pieds du prêtre redresser ce qui, en votre vie, a été plus ou moins tortueux, aplanir ce qui, dans vos relations avec Dieu ou le prochain, a été rugueux ou raboteux et recevoir en vos âmes la grâce, le retour ou l'accroissement de l'amitié divine, le salut qui vient de Dieu.

En ces jours de réflexion et d'aiguillage qui doivent être décisifs pour cette vie et pour l'éternité, que votre grand travail spirituel soit d'imiter le Modèle divin, de reproduire ses sentiments, de marcher sur ses traces, vos pas dans ses pas. « Soyez les imitateurs de Dieu comme ses fils bien-aimés ; et marchez dans l'amour à l'exemple du Christ qui nous a aimés et s'est livré à Dieu pour nous comme oblation et comme hostie de suave odeur » (Eph., v, 2).

La liturgie, en ce jour et les trois jours saints, est d'une richesse surabondante. Mon intention est de vous découvrir, parmi la floraison des textes sacrés, le Christ Jésus « marchant dans l'amour et se livrant pour nous », afin que « vous preniez son joug sur vous et que vous appreniez que son joug est doux et son fardeau léger ». Un auteur ancien le comparait au bras du fiancé posé sur l'épaule de la fiancée. Ce joug, en tout cas, ne blesse que ceux qui font effort pour le rejeter. A ceux qui, courageux et paisibles, marchent dans l'amour, il est tout imprégné de la tendresse de Jésus qui leur ouvre le chemin.

Deux parties distinctes dans l'office. Le souvenir de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem inspire la première, — celui de la douloureuse Passion la seconde.

I. — *Voici votre Roi. Il vient à vous, plein de douceur*

La première partie a l'apparence d'une messe sans consécration ni communion : à leur place, bénédiction et distribution des rameaux. « Hosanna au Fils de David ! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! Roi d'Israël ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

1° Les espérances séculaires des juifs seraient-elles réalisées ? Le peuple aurait-il enfin reconnu « celui qui l'a visité » et a pleuré naguère sur son aveuglement ? Le Désiré de tant de prophètes vient-il enfin rassembler tous les cœurs dans « l'embrassement de la paix et de la justice » ? On peut le croire en assistant à la réception enthousiaste, délirante de joie, que fait le peuple de Jérusalem à son Roi, monté sur une ânesse.

Tout est simple, mais couleur locale et délicieusement populaire dans cette entrée solennelle dont le prophète a dit : « Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur... » La monture est d'usage dans le pays ; les vêtements qui la couvrent et ceux que le peuple a jetés sur le chemin forment un décor multicolore, le soleil d'orient y ajoute sa gloire. De partout les rameaux semblent s'envoler des branches, s'agitent à son passage ou tombent à ses pieds pour offrir à sa Majesté l'hommage de leur tendre et pure fraîcheur. L'olivier biblique, l'olivier de paix associe à cette gloire son plus humble, mais non moins riche amour. Les cœurs, les cœurs surtout, se donnent dans leur simple nature que la malice n'a pas encore troublés. Lui, le Roi, sourit aux enfants et à leurs mères...

Ah ! ce n'est pas un Roi comme les autres ! C'est un Roi qui descend du ciel, c'est l'Envoyé de Dieu et, malgré la simplicité de la réception, c'est dans une splendeur qu'il entre dans sa bonne ville. Tout ce que la foi, l'espérance et l'amour peuvent mettre d'élévation et de beauté dans des âmes humaines, même frustes et peu cultivées, converge vers lui. Il est le Salut, le Jour après la nuit, la Paix après la guerre, la Prospérité après la détresse, le Pardon et la Grâce après le péché et ses misères. Fils de David ! Roi d'Israël ! Envoyé du Seigneur ! Régnez à jamais sur nous !

2° La foule est versatile, inconstante. Elle le prouvera bientôt. Mais son explosion de joie n'a pas été inutile, elle inspire votre prière dans ce magnifique *Gloria, laus*... Nos chants s'unissent à ceux des Israélites et au chœur des bienheureux, au cours de la procession qui veut rappeler le triomphe éphémère de Jésus. Et surtout elle annonce et figure cet enthousiasme de l'Eglise pour son Roi qui est immortel et ne connaît pas de déclin, puisqu'il ne cesse pas un instant de la bénir, de la protéger...

Nos rameaux de palmier ou d'olivier (ou de buis en Occident) sont le signe d'un triomphe éternel.

« Comme vous avez, ô Dieu, en figure de l'Eglise multiplié Noé au sortir de l'arche et Moïse sortant d'Egypte avec les fils d'Israël, faites que nous allions avec nos bonnes œuvres au devant du Christ pour entrer par lui dans la joie éternelle. »

Quelque part qu'on les porte, ces rameaux porteront avec eux votre bénédiction. « Les palmes annoncent le triomphe sur le prince de la mort et les jeunes pousses d'olivier proclament que l'ère de l'onction spirituelle est ouverte. Notre Rédempteur devait combattre pour la vie avec le prince de la mort et le vaincre en mourant lui-même. Aussi la foule est-elle venue lui faire hommage de ce qui symbolisait en lui et les

triomphes de la victoire et la surabondante effusion de la miséricorde.

Faites-nous en lui et par lui remporter la victoire sur la mort pour mériter d'avoir part à sa glorieuse résurrection. »

« Faites à votre peuple la grâce de réaliser en esprit, à force de dévotion, ce qu'il fait matériellement aujourd'hui, par la victoire sur l'ennemi et l'amour souverain qu'il aura pour l'exercice de la miséricorde... Que les œuvres de notre justice s'épanouissent devant vous en rameaux verdoyants. »

II. — « *Voici votre Roi* », *dit Pilate*

1° Lorsqu'apparut sur terre « la douceur de notre Sauveur Jésus », tout de suite la malice terrestre s'insurgea, personnifiée par Hérode. Nous la retrouvons de nos jours, amplifiée, monstrueuse, en ces adorateurs de la force pleins d'un orgueilleux mépris pour cet Homme-qui-ne-se défend-pas, — en cette religion de la matière implacable, dure, inexorable, à qui répugne comme une faiblesse l'Amour, le Dieu qui a du cœur.

Mais du massacre des Saints Innocents aux martyrs de 1949, quel Chemin de croix ! C'est une immense clameur qui monte de ces cohortes de martyrs que la haine des hommes, à toutes les époques de l'histoire, a conduits devant les tribunaux, dans les prisons, les tortures, sous le fer ou au bûcher : « Seigneur, regardez-moi, défendez-moi ; délivrez-moi de la gueule du lion, sauvez-moi dans ma faiblesse de la corne des monstres » *(Introït)*. Mais ils reçoivent, dociles, les leçons de sa patience pour mériter la gloire de sa résurrection *(Collecte)* et dans leurs cœurs que rien ne peut abattre, résonne comme une espérance et déjà une victoire l'écho de la parole du Christ à S. Paul : « Je suis Jésus qui souffre en toi, qui combats avec toi, qui vaincs avec toi. »

2° Les justes de l'A. T. maltraités, martyrisés figuraient déjà le Messie isolé. « De même que vous avez daigné recevoir les présents de votre serviteur, le juste Abel, le sacrifice de notre patriarche Abraham, et celui que vous a offert votre grand-prêtre Melchisédech, daignez recevoir ce Sacrifice saint, cette Hostie immaculée. » *Cum Isaac immolatur.*

3° *Agnus Paschæ deputatur.* « Moïse convoqua les anciens : Choisissez, leur dit-il, et prenez un agneau pour vos familles, et immolez la Pâque... Vous observerez cet ordre comme une institution pour vous et vos enfants à perpétuité : le sacrifice de Pâque en l'honneur du Seigneur qui vous a épargné » (Ex., XII, 21, 27). Au temps de Jésus, ce rite sacré était fidèlement observé et Jésus mangeait la Pâque avec ses disciples. Aujourd'hui encore les fils d'Israël mangent en famille l'agneau pascal.

Mais le véritable Agneau dont le sang consacre les portes des fidèles est immolé en nos fêtes pascales. C'est N.-S. Jésus-Christ qui pour nous a payé la dette d'Adam au Père éternel et effacé de son sang répandu avec tant d'amour la dette de l'antique forfait et celle de nos péchés personnels. C'est lui qui efface les péchés et rend à la grâce les âmes délivrées des ténèbres : « *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde...* »

Agneau, véritable Agneau, qui n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, ainsi apparaît en sa douloureuse Passion notre sainte et douce Victime... « O bon et très doux Jésus... Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain... *O Jesu dulcis !* » Ainsi prie l'Eglise qui a voulu retracer les stations de son Chemin de Croix, afin que souvent vous mettiez vos pas dans ses pas et que vous obteniez, par ses mérites, la rémission de vos fautes et, grâce aux indulgences, la rémission de vos peines.

Agneau trahi par un des siens à qui il dit : « Mon ami ! »

Agneau qui, de ses mains, donne à manger sa chair et à boire son sang et établit ainsi la Pâque perpétuelle et divine,

Agneau qui, seul, souffre la terrible agonie de tristesse et de dégoût, accablé sous les crimes du monde,

Agneau qui se tait sous les fausses accusations et n'ouvre la bouche que pour affirmer sa divinité et sa royauté,

Agneau qui douloureusement regarde Pierre infidèle,

Agneau de Dieu à qui la foule préfère Barabbas, qui accepte les fouets, la couronne de dérision, le roseau en guise de sceptre, les moqueries et les insultes, la croix, le supplice entre deux scélérats, la mort...

Il s'est offert parce qu'il l'a voulu et, pour en donner une dernière preuve, c'est en poussant un grand cri qu'il rend son âme à son Père. Tout est consommé ! Le doux Agneau a conquis par son sacrifice l'humanité coupable.

Beati mites... Pour que le signe éternel de l'Amour fût visible à tous, son Cœur est percé d'un glaive, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour les sauver. *Jesu-Caritas. Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

* *

Jésus, doux et humble de cœur, rendez nos cœurs semblables au vôtre ! Enseignez-nous à pardonner, à donner sans compter, à aimer ceux qui nous haïssent et nous offensent, à prier pour eux, afin que le Père nous pardonne comme nous pardonnons,

afin que nous soyons des agneaux de votre troupeau et que nous méritions, par votre Croix et votre Passion, de gagner cet éternel royaume dont vous êtes, ô Agneau de Dieu, le soleil et le Pasteur, la terre des vivants !

Mitis atque festivus nobis Jesus appareat ! Amen.

CAREME

VI

Dimanche des Rameaux

LA PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE

Mes frères,

Sur le témoignage des paroles de Jésus et sur le témoignage de l'histoire, tout homme loyal doit reconnaître dans l'Eglise une société véritable, c'est-à-dire une société visible et hiérarchisée.

Allons maintenant plus avant.

Quelle est dans cette hiérarchie, représentée au début par S. Pierre et par les autres apôtres, et dans la suite des temps par leurs successeurs le Pape et les évêques, quelle est l'autorité suprême ? Le suprême pouvoir appartient-il à Pierre et au Pape, indépendamment des apôtres et des évêques ? Ou bien au contraire ce pouvoir suprême réside-t-il dans le collège apostolique et dans l'assemblée des évêques ?

En d'autres termes, quelle est dans l'Eglise la forme du gouvernement ? Quel est son régime ? Est-elle une monarchie, c'est-à-dire au sens original de ce mot le

gouvernement aux mains d'un seul homme, aux mains de Pierre, aux mains du Pape, ou au contraire une oligarchie ou aristocratie, c'est-à-dire, toujours au sens originel de ce mot, le gouvernement aux mains de plusieurs, aux mains d'une élite, aux mains de Pierre et des apôtres, du Pape et des évêques réunis ?

Pour répondre à cette question, il suffit de rappeler deux épisodes de l'Evangile. Le premier, à la veille de la Passion, le second, au lendemain de la Résurrection. Quand nous les aurons relus il nous sera facile de conclure.

I. — *La veille de la Passion*

C'est le soir du Jeudi Saint, quelques minutes seulement avant l'institution de la Sainte Eucharistie, au cours de cet entretien si émouvant de N.-S. avec ses apôtres.

N.-S. qui sait tout, l'avenir comme le présent, prévient ses apôtres des tentations violentes qui les attendent, de leur défection presque générale, de la solitude où il va se trouver dans le défilé sombre et tragique où il faut qu'il s'engage. C'est à Pierre qu'il s'adresse — notez encore une fois en passant cette place de vedette que S. Pierre occupe toujours dans l'Evangile et qui à elle seule constitue une présomption de poids en faveur de sa primauté. — C'est à Pierre qu'il s'adresse et sur un ton pathétique que nous révèle encore à distance la répétition du nom de son apôtre : « Simon, Simon, voici que Satan a obtenu la permission de vous cribler comme le froment qu'on épure (Luc, XXII, 51). Tous vous serez scandalisés à son sujet. Car il est écrit : Je frapperai le Pasteur, et les brebis seront dispersées (Zach., XIII, 7 ; Mc., XIV, 27). Quant à moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » (Luc, XXII, 32).

Sa foi, sa foi intérieure, cette foi catégorique dont il avait fait preuve à Césarée de Philippe quand il avait dit à son Maître : « Tu es le Christ Fils du Dieu vivant », cette foi ne défaillira pas. La preuve, c'est qu'après sa faute il suffira d'un regard du Maître pour faire jaillir ses larmes et son repentir. Mais pourtant il y aura faute, en effet, il péchera par respect humain, il affirmera ne pas connaître celui qu'il croit toujours être le Christ Fils de Dieu... Aussi Jésus poursuit : « Pour toi, une fois revenu d'une faiblesse momentanée, affermis tes frères. » Alors le dialogue s'engage. Pierre entend justifier le témoignage de confiance que vient de lui donner son Maître, mais aussi écarter la défaillance qu'il laisse prévoir : « Quand bien même tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi, je ne le serai pas... », et tout le reste que vous savez jusqu'à la dénégation de la possibilité d'un reniement et jusqu'au serment de fidélité à la mort : « Dussé-je mourir avec vous, non je ne vous renierai pas. Seigneur ! avec vous je suis prêt à aller en prison et à la mort ! »

Pour la question posée, ce qu'il nous faut souligner dans cet entretien, c'est la parole de N.-S. à Pierre : « Pour toi, revenu d'une faiblesse momentanée, *affermis tes frères.* » A tous il prédit l'épreuve et le scandale. Au seul Pierre, à Pierre et non à Jean qui sera fidèle, à Pierre qui s'est entendu dire précédemment : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... », il est déclaré que malgré sa chute rien ne sera changé aux promesses qui lui ont été faites, et que lui est confirmé son rôle, sa mission, sa prérogative de regrouper et de conduire le petit troupeau.

II. — *Le lendemain de la Résurrection*

C'est à la troisième apparition du Christ à tous ses apôtres réunis ; il les attend sur le rivage du lac, après la pêche miraculeuse.

Tout-à-coup, à brûle-pourpoint, sans transition apparente N.-S. s'adresse à S. Pierre — encore à lui, toujours à lui, jamais aux autres comme à lui : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » — Sans doute Pierre a saisi tout de suite l'allusion discrète à ses protestations d'autrefois : Alors même que tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi, je ne me scandaliserai jamais. En tout cas, sa réponse est humble, prudente, habile : il ne se compare plus, il ne se croit plus meilleur que les autres, il ne s'en remet même pas à ses propres sentiments mais au témoignage de son Maître : « Oui ! Seigneur, vous savez que je vous aime. » Le Seigneur lui répondit : « Pais mes agneaux. »

Une deuxième fois, N.-S. l'interroge sur son amour, cette fois sans allusion au passé, puisque Pierre a compris et est revenu de sa présomption : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » — Même réponse de Pierre : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » — Même consigne : « Pais mes agneaux. »

Enfin, une troisième fois, N.-S. revient à la charge : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » — Pierre avait compris l'allusion à sa présomption, il comprend maintenant l'allusion à son triple reniement et S. Jean note qu'il s'attrista que son Maître lui eut répété : M'aimes-tu ? Et dans un sentiment d'humilité profonde, sans s'appuyer sur les sentiments qu'il éprouve à l'égard de son Maître, en appelant avec force à la divinité de Jésus, à la connaissance parfaite qu'il a de son cœur il répond : « Seigneur, mais vous connaissez toute chose, vous savez bien que je vous aime ! » — Et le Seigneur lui dit cette fois : « Pais mes brebis. »

N'allons pas voir dans cette scène une revanche ou une « petite vengeance » du Christ qui se dédommage d'un triple reniement par une triple protestation d'amour. Dès la première apparition de son Maître ressuscité Pierre a demandé et obtenu son pardon et cela suffit au cœur miséricordieux de Jésus. La preuve, c'est la discrétion de N.-S. ; aucune parole de lui ne fait songer au passé, mais la triple interrogation suggère un rappel.

Et il le fait parce que c'était nécessaire afin que les apôtres comprissent bien que malgré ce triple reniement rien n'était changé, que leur chef n'avait encouru aucune déchéance, qu'il restait toujours celui qui avait mission de diriger le troupeau tout entier, les agneaux et les brebis, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs : par rapport aux fidèles dont ils ont la charge, les apôtres peuvent être comparés à des pasteurs ; par rapport à Pierre, le pasteur suprême, ils sont, non des agneaux, mais du moins des brebis.

* *

Faut-il commenter davantage ces deux épisodes ? Ne sont-ils pas la réalisation des promesses faites autrefois par le Christ à Pierre quand il lui a changé son nom, — ce qui est toujours le signe biblique d'un choix de Dieu comme lorsque Abram fut nommé Abraham, — quand il lui a expliqué le symbolisme de ce nom en lui disant qu'il serait le fondement ferme de la stabilité de son Eglise, le roc inébranlable sur lequel viendraient se briser les assauts des puissances du mal, l'assise inébranlable qui défierait les siècles, quand il lui a annoncé le privilège insigne et spécial que lui

seraient remises les clefs du royaume des cieux, le droit d'ouvrir ou de fermer à son gré, le pouvoir absolu dans son Eglise.

Ne viennent-ils pas affirmer aux disciples que la volonté du Christ n'a pas changé, que les vicissitudes de leurs rapports avec lui n'ont pas fait varier son choix premier, que S. Pierre fut, qu'il reste, qu'il restera le pasteur suprême, le « Souverain Pontife » ?

Oui, il est le souverain, dans le sens le plus rigoureux du terme, non pas au sens d'une souveraineté d'honneur ou de préséance, mais d'une souveraineté réelle et effective.

C'est pourquoi il faut reconnaître dans la hiérarchie établie par N.-S. une monarchie véritable, dans son sens le plus pur. Le Pape s'entoure de conseillers et tout particulièrement du Collège des Cardinaux. Mais après consultation ou sans les consulter il peut légitimement prendre toute décision qu'il juge opportune.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia ; là où est Pierre, là est toute l'Eglise.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Joseph

(19 mars)

MOTIFS ET GRACES DE LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Mes frères,

Le mois et la fête de S. Joseph nous invitent à lui rendre hommage. Sa dévotion — on peut dire la même chose du culte des saints en général — n'a plus cette manifestation de ferveur qu'elle étalait il y a seulement un quart de siècle. Mais vraiment, en une circonstance comme celle de sa fête liturgique, quel chrétien éclairé et sincère ne voudrait lui apporter le témoignage de sa vénération et de sa confiance ?

Certains milieux de piété restent fidèles au culte et au recours qu'on lui voue depuis toujours par esprit de famille : par exemple celles qu'on appelle les « Petites Sœurs des pauvres », qui le regardent comme le père nourricier de leurs bons vieux et de leurs bonnes vieilles. Elles et d'autres sont les mainteneurs et les officiels du culte de S. Joseph dans l'Eglise. Mais ne convient-il pas que tous les catholiques s'accordent aujourd'hui de pensée et de cœur à cet hommage d'une élite ?

Pour vous entraîner à vous unir à ce cantique de louange et de confiance à S. Joseph, je veux vous montrer, en quelques mots, les *motifs* et les *grâces* de cette dévotion, les ramenant à quelques idées dominantes qui provoqueront dans vos cœurs l'hommage et la prière.

I. — *Motifs de la dévotion à saint Joseph*

Après la dévotion à la T. S. Vierge, la dévotion à S. Joseph est assurément une des plus justifiées, des plus orthodoxes, des plus actuelles.

Si nous rendons à Notre-Dame un si grand culte que sa dévotion soit pratiquement inséparable de la véritable religion, c'est en raison, en définitive, de son éminente dignité de Mère de Dieu.

Par sa prédestination d'époux de cette Vierge, Mère de Dieu, et de Père nourricier du Christ, S. Joseph se trouve apparenté en grandeur à la Sainte Vierge. Evidemment ses relations avec Dieu ne sont pas aussi intimes, son rôle dans l'œuvre du salut n'est pas aussi prépondérant, sa grâce n'atteint pas à la plénitude de celle de la toute Sainte et de l'Immaculée. Néanmoins, il y a un certain parallélisme entre ces deux destinées magnifiques.

Sans qu'il y ait relation du sang entre Joseph et Jésus, comme entre Marie et son enfant, il y a pourtant entre eux un lien légal et de vie commune.

Sans que S. Joseph ait été appelé à donner son *fiat* à l'accomplissement de l'Incarnation et de la Rédemption, dans bien des conjonctures cependant du déroulement de ces mystères, il eut à prendre des décisions d'importance.

Sans que sa prédestination lui ait valu la grâce exceptionnelle de cette conception immaculée qui place la Sainte Vierge dans un ordre à part, il est bien certain qu'il a reçu une sainteté proportionnelle à sa vocation splendide.

Aussi, sans usurper les droits de Dieu, à qui seul il appartient de rendre à chacun selon ses œuvres, nous plaçons instinctivement S. Joseph au sommet de la hiérarchie des saints, comme faisait Pie IX.

Ce pape avait commandé à Andréa Basti, pour sa chapelle privée, un vaste tableau représentant le ciel et la multitude des saints, rangés en chœurs, au pied du trône de Dieu, selon les degrés de la hiérarchie céleste. Or, l'artiste avait placé S. Joseph perdu dans la foule des bienheureux du ciel. « Eh quoi ! mon bon André, s'écrie Pie IX, c'est là que vous mettez S. Joseph ? Non, non, mon cher fils, ce n'est pas là, mais près de Jésus et tout à côté de Marie, plus haut que tous les saints et les anges que vous allez me placer S. Joseph. Car au ciel, entendez-moi bien, il n'a pas d'autre place que celle-là. »

Et s'il n'y a pas de dévotion mieux justifiée, il n'en est pas davantage de plus orthodoxe.

On peut trouver une certaine tendance de catholiques d'aujourd'hui à sous-estimer le culte des saints. Et il faut reconnaître qu'il est des dévotions populaires, du moins dans la pratique et le zèle dont témoignent quelques bonnes âmes, qui s'accompagnent d'un peu de superstition.

Mais la confiance en S. Joseph repose sur autre chose que de belles légendes. Elle a pour garant, avec le crédit que lui vaut sa place au ciel, tout un passé de grâces et de miracles, obtenus par son intercession, que nous certifient les autorités les plus hautes et les plus saintes : dans le lointain passé, Gerson et sainte Thérèse, dans le passé plus proche, Pie IX et Léon XIII.

L'indiscrétion de quelques dévots ne doit pas porter atteinte, dans l'estime des chrétiens, à une vérité indiscutable, celle de l'efficacité de l'intercession des saints auprès du bon Dieu, et les priver de ménager à leurs prières ce surcroît de l'appui des amis du bon Dieu.

Enfin, ajoutons que la dévotion à S. Joseph est aussi d'une grande opportunité en notre temps.

Le Père René de la Broise, un des meilleurs historiens de la Sainte Vierge, l'a justement noté : « longtemps Joseph n'a été ni connu, ni honoré des fidèles comme il le méritait. » Pie IX et Léon XIII, ont mis en honneur, dans l'Eglise universelle, le culte de S. Joseph, et pour des raisons qui restent aujourd'hui tout aussi pressantes.

Pie IX a choisi le chef de la Sainte Famille comme Patron de l'Eglise universelle, après la spoliation de ses Etats. Or toujours, dans telle ou telle contrée du monde, l'Eglise reste persécutée, en ces lendemains surtout de la guerre 1939-1945, qu'une idéologie athée cherche à étendre son emprise sur des nations jusqu'alors chrétiennes.

Léon XIII a choisi cet humble charpentier de Nazareth comme patron des ouvriers. Or la question sociale reste encore le grand problème de l'heure jusqu'à faire peser sur certains pays, sur le nôtre en particulier, la menace de la révolution.

N'y a-t-il pas là un nouveau motif bien d'actualité pour nous de recourir à l'intercession de S. Joseph ?

II. — *Grâces de la dévotion à saint Joseph*

D'autant qu'il n'est pas de grâces que nous ne puissions attendre de ce recours. Cette universalité de son pouvoir découle évidemment de ce que nous venons de dire de sa puissance d'intercession. Il sera bon pourtant d'en prendre une vue un peu plus détaillée pour fortifier notre confiance de quelques exemples.

La prière que nous pouvons faire aujourd'hui à S. Joseph, elle serait assez semblable à la requête que nous adressons à Marie dans la seconde partie de l'*Ave Maria :* « ...Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Maintenant.

Quelle est notre épreuve du moment « en cette vallée de larmes », comme parle le *Salve Regina ?* — Peut-être une épreuve matérielle ?

Ils sont si nombreux, après les sinistres de la guerre et dans la crise du logement qui en est la conséquence, les sans-logis, les jeunes qui retardent leur mariage dans l'attente d'un foyer. Ils sont si nombreux en ces années de difficultés et de marché noir, ceux qui ne peuvent assurer à leurs enfants la nourriture nécessaire en pleine croissance. Ils sont si nombreux les nouveaux-pauvres, les déchus de leur aisance d'autrefois, les « économiquement faibles » comme on dit pudiquement aujourd'hui.

Souvenons-nous que S. Joseph a connu ces épreuves à Bethléem, éconduit de toutes les auberges ; en Egypte, où il fut l'exilé ; à Nazareth, lui l'ouvrier de la famille de David. Aussi, toujours, depuis que sa dévotion s'est répandue parmi les fidèles, on lui a recommandé ces causes désespérées. Et les annales de son culte, chez les Petites Sœurs des pauvres, pour ne citer qu'un exemple, sont pleines de ses miraculeuses interventions.

Quelle est notre épreuve du moment ? — Peut-être une détresse du cœur ?

La guerre n'a pas accumulé que des ruines matérielles. La longue séparation de la captivité, les tentations de la solitude, les changements de caractère au cours de l'épreuve, ont désuni beaucoup de foyers. Devant l'intransigeance de l'Eglise sur le principe immuable de l'indissolubilité du mariage, bien des cœurs s'aigrissent ou se révoltent.

Souvenons-nous que la destinée de S. Joseph l'a placé en face de dispositions spéciales de la Providence sur son mariage avec la T. S. Vierge ; qu'il a connu des angoisses qu'aucune donnée humaine ne pouvait apaiser ; qu'il n'a jamais envisagé, avant la révélation du mystère, d'autre solution que selon la loi de Dieu.

Quelle est notre épreuve du moment ? — Peut-être une épreuve spirituelle ?

Car, à notre âge de fer, il n'y a pas que le combat pour la vie. L'histoire continue. Dans le silence des cloîtres, des âmes poursuivent les ascensions de la perfection ; parmi les prêtres, l'enjeu essentiel est celui du salut des âmes ; dans le monde même, Dieu ne cesse de se susciter des âmes d'élite que nous ignorons mais dont l'avenir aura la révélation. Et cette conquête du royaume du ciel et de sa justice a, elle aussi, ses dramatiques péripéties et ses heures inquiètes.

Souvenons-nous que le juste Joseph a, comme tous les saints, comme sa sainte épouse la Vierge Marie, gravi les sommets dans l'ombre de la foi. N'est-il pas écrit dans l'Evangile, qu'à la réponse de Jésus à douze ans dans le Temple, à leur angoisse de l'avoir perdu : ils ne comprirent pas, *non intellexerunt*. Et ce n'est pas la seule fois qu'ils durent s'en remettre aveuglément à la conduite de Dieu dans les voies obscures où les engageait sa Providence..

Maintenant !

Et à l'heure de notre mort.

Nous avons appris dès l'enfance ces invocations un peu oubliées aujourd'hui : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie ; ...assistez-moi dans ma dernière agonie ; ...faites que je meure en votre sainte compagnie... »

S'il est une grâce de choix que nous pouvons attendre de notre dévotion à S. Joseph, c'est assurément celle-là. Parmi ses titres de confiance c'est un des plus connus. S. Joseph est le *Patron de la Bonne Mort*.

Et maintenant est-il besoin d'en dire le pourquoi devant des fidèles ? — Comme celle de tous les saints, la vie de S. Joseph a été traversée d'épreuves : « ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu », écrit S. Paul. Mais cette vie a eu aussi ses consolations, et entre autres, la consolation suprême de s'achever avec l'assistance de Jésus et de Marie.

N'est-ce pas cette assistance, invisible sans doute, mais très réelle, que nous souhaitons tous et qui nous permette de dire en toute sérénité, dans ce dernier combat qu'est l'agonie, ce que disait S. Louis-Marie de Montfort, au moment de mourir, au diable qui lui livrait ses suprêmes assauts : « C'est en vain que tu m'attaques. Je suis entre Jésus et Marie. J'ai atteint le terme de ma carrière. Je ne pècherai plus. »

Maintenant... et à l'heure de notre mort : tout cet essentiel que nous demandons à Marie, c'est avec confiance que nous pouvons aussi l'implorer et l'attendre de son saint époux, Joseph.

* *

Il fut un temps — et il n'est pas si éloigné — que l'on célébrait le mois de Saint Joseph, comme on fête celui du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge. Il fut un temps, proche aussi, qu'on lui dédiait chaque mercredi. Il fut un temps que la piété célébrait ses sept douleurs et ses sept allégresses. Ces formes de dévotion n'ont pas complètement disparu. Il faut reconnaître qu'elles n'ont plus la même vogue.

Faut-il en gémir ? Bien souvent les formes changent, et le fond reste le même. Il faut tout de même avouer que, chez nous, du moins, le culte de S. Joseph subit une éclipse.

Aujourd'hui, que la ferveur de notre hommage, stimulée par le rappel de ses motifs et de ses grâces, supplée à ce que nous avons perdu de sa profusion passée et nous assure sa protection maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

AUX JEUNES FILLES [1]

LA JEUNE FILLE ET LES DANGERS DU MONDE MODERNE

S'il Nous plaît, en vous accueillant ici, très chères filles, de louer une fois de plus l'utilité, la beauté et les fruits précieux de votre œuvre, ainsi que ses incessants progrès, Nous éprouvons une joie toute particulière à rendre témoignage au courage de celles qui s'y dévouent sans compter. Du courage, il vous en faut et beaucoup, pour affronter avec leurs difficultés dans leur ampleur, leur variété, leur gravité tous les problèmes qui se posent ; il vous en faut pour pourvoir, dans la mesure humaine du possible, aux moyens de préservation, de guérison, de réhabilitation : il vous en faut pour triompher des hostilités, du scepticisme, de l'inertie, de l'indifférence et de les transformer, s'il se peut, en intérêt, en zèle, en concours convaincu et efficace.

I. — *Dangers qui menacent la jeune fille*

Le danger est partout, le mal est étendu et profond ; il l'est d'autant plus que, trop souvent, on n'y croit guère qu'après la douloureuse, humiliante et, en apparence, humainement irréparable chute. Ignorance, faiblesse, inexpérience, légèreté, sensibilité excessive, imagination désordonnée font double ravage : elles rendent cette chute à la fois plus redoutable et moins redoutée. Sous le prétexte que, dans le passé, la jeune fille élevée comme en serre, entourée de soins inquiets, jalousement cloîtrée dans son ingénuité, risquait d'être victime de la surprise dès son premier contact avec le monde et avec la liberté, celle d'aujourd'hui se donne maintes fois l'illusion qu'une éducation et une conduite tout opposées la rendront forte, aguerrie, immunisée, alerte à la défense ou à la riposte ; elle prend pour personnalité et pour vigueur ce qui n'est, au fond, que sans-gêne, imprudence ou même effronterie ; elle ne veut pas se convaincre que la permanente familiarité avec l'autre sexe, la parité d'occupations et d'allures, contenues un temps dans les limites de la stricte morale, l'exposent à franchir tôt ou tard ces limites. En dépit de sa désinvolture et, parfois même, de sa mentalité masculine, la jeune fille qualifiée de « moderne » garde, bon gré mal gré, les caractères innés, indélébiles de son sexe, son imagination, sa sensibilité, sa tendance sinon à la vanité puérile, du moins, assez souvent, à la coquetterie plus périlleuse ; elle se laisse prendre au piège, quand elle ne s'y jette pas d'elle-même tête baissée. Elle a l'illusion de l'expérience et se croit, de ce chef, supérieure aux jeunes filles des générations passées. Sous des dehors plus avertis, elle est souvent, en réalité, moins solidement instruite ; son expérience est superficielle, suffisante pour ternir sa délicatesse et sa fraîcheur, insuffisante pour la tenir en garde contre les roueries et les hypocrisies des séducteurs ; son expérience est aussi surtout négative, et elle ne lui découvre ni la grandeur, ni la beauté, ni les saines et robustes joies du rôle qui la réclame dans la famille et dans la société. Illusion de solidité et de force, illusion d'expérience et de prudence, l'une et l'autre sont l'aliment d'une présomption, à laquelle la nature, même bien guidée, n'est que trop portée. Elle croit pouvoir impunément tout lire, tout voir, tout essayer, tout goûter.

II. — *Dangers qui menacent la jeune fille*

A seulement entendre ou deviner un conseil, elle se cabre ; le moindre soupçon d'une « protection » la révolte. Protection, cela signifie à ses yeux humiliation et asservissement ; elle ne se doute pas du besoin qu'elle en a pour la sauvegarde de sa dignité féminine et de sa noble fierté, pour son affranchissement de toutes les séductions, tromperies, flatteries, dont elle est inconsciemment la dupe et l'esclave.

Pour comble, elle est désarmée devant le péril. Pieuse peut-être, du moins elle croit l'être à sa manière, parce qu'elle fréquente, routinière ou superstitieuse, parfois sans y rien comprendre, un minimum de fonctions religieuses, dont elle ne discerne point l'essentiel et l'accessoire ; parce qu'elle s'approche, machinale ou — à Dieu ne plaise — indigne, des sacrements, elle n'a de religion et de piété qu'un simple vernis de prétendue dévotion sans substance, sans profondeur, sans doctrine. Sceptique à l'égard de l'enseignement autorisé de l'Eglise, elle croit aveuglément ce que lui débitent du dogme, de la morale, de la discipline, ces théologiens improvisés, compagnes ou compagnons de bureau ou d'atelier ! Et c'est, en bien des cas, dans ces conditions, qu'elle affronte tranquillement la vie ! Comme vite elle cédera ! D'abord une imprudence, dont elle rit, le cœur léger ; puis une concession, dont elle n'a point scrupule ; enfin la chute — dira-t-on la première, préparée qu'elle est par de tels préludes ?

Parfois, hélas ! sans qu'on s'en soit aperçu, sans qu'elle y ait pris garde ou se soit alarmée, le cœur est déjà gâté par tant de capitulations, tant de fautes secrètes, avant que la catastrophe ne révèle au dehors la déchéance qui, pourtant, date de loin. Il est comme ces fruits magnifiques que le ver ronge au dedans et dont on ne connaît la corruption qu'au moment de les ouvrir pour en savourer la délicatesse. Ainsi le scandale, le jour où il éclate, entraînant après lui le déshonneur humain, ne fait que révéler le mal profond, bien plus ancien, et laisse apparaître, derrière la brillante, mais trompeuse façade qui s'écroule, la pourriture qu'elle avait jusque-là masquée. Il faudrait maintenant, pour la guérir, presque un miracle !

Plus souvent, grâce à Dieu ! le cœur de la jeune fille n'est pas ainsi gâté. Il n'est encore qu'affaibli, souillé, dangereusement malade, mortellement blessé peut-être, mais il ne se complaît pas dans son péché et dans son abjection. Elle en gémit, elle alterne les défaillances et les relèvements, les consentements et les repentirs, elle se débat encore — de plus en plus mollement, il est vrai, — avant de s'abandonner tout à fait à la tentation décisive. Mais, si elle vient à y succomber, la voilà terrassée par le découragement et l'abattement mauvais conseillers. Que viennent alors à lui manquer l'appui, le soutien affectueux et fort, cette « protection » repoussée naguère comme humiliante, elle consomme, dans son désarroi, sa ruine spirituelle, ou bien elle s'affole et, dans son affolement, elle cache son crime par un crime nouveau, pour, du moins, sauver les apparences, ou enfin, se

[1] Allocution de S. S. Pie XII, le 29 septembre 1948, aux membres du Congrès romain des *Œuvres de la Protection de la jeune fille*.

Ce texte, paru dans l'*Osservatore Romano* du 30 septembre, a été reproduit par la *Documentation Catholique*, le 7 novembre 1948, col. 1419-1424 ; c'est à elle que nous l'empruntons.

libérant de toute retenue, elle renonce définitivement à un relèvement qui lui semble impossible, elle se livre à la servitude, à l'esclavage de l'infâme exploitation : beaucoup de « professionnelles du vice » n'ont pas commencé autrement.

III. — *Ampleur et étendue du mal*

Pauvre enfant ! comme elle avait besoin de protection pour se garder, quand il était encore temps; comme elle en a besoin maintenant, pour se soutenir, pour se relever, pour se réhabiliter dans une vie nouvelle ! Et voilà la tâche, la sainte, mais lourde et difficile tâche, que vous avez voulu assumer dans votre chrétienne et surnaturelle charité.

La connaissance que vous avez de l'étendue et de la profondeur du fléau, de la variété et de la perfidie ou de la violence des tentations, vous fait assez comprendre que le soin individuel de chacune de ces jeunes filles — bien nécessaire, certes ! — ne saurait suffire. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'une pauvre brebis sur cent, égarée par malheur, tandis que les quatre-vingt-dix-neuf autres seraient restées fidèles et demeureraient à l'abri dans le bercail ! Il s'agit du troupeau lui-même, dont le pasteur voit trop souvent son action entravée par la malice du démon et des hommes, ses brebis dispersées, errantes, à la merci de tout venant.

Eh oui ! le pasteur est paralysé. Avons-nous à vous faire le bilan et le tableau de toutes les campagnes entreprises et menées avec une satanique persévérance, pour empêcher ou réduire le plus souvent possible l'influence et la part de la religion chrétienne dans l'instruction et l'éducation, pour neutraliser les remèdes préventifs ou curatifs indispensables à une adolescence qui grandie souvent dans une atmosphère contaminée, n'offre à la contagion qu'un tempérament surnaturel déjà débilité ou tristement prédisposé à la subir ? Le pasteur est frappé, frappé à mort dans le cœur de la jeunesse trop encline à accueillir les calomnies, les insinuations malveillantes ou perfides, les satires, qui tuent plus ou moins rapidement la confiance qu'on avait dans le prêtre, dans l'Eglise, dans le Christ lui-même.

C'est pourquoi vous avez compris que contre ce mal, social, permanent, chronique, il fallait agir en grand et prendre les grands moyens. Mais alors, c'est tout un monde d'œuvres à créer, à soutenir, dans le labeur incessant. Et vous n'avez pas reculé ; soyez-en louées. Notre encouragement ne vous manquera jamais, ni le secours de Dieu, dont Notre Bénédiction vous est le gage... [2]

IV. — *Nécessité de vaincre l'indifférence, l'insouciance, l'ironie des « chrétiens corrects »*

Oui, pour aborder et surtout pour soutenir, promouvoir et faire progresser une entreprise de pareille envergure, il faut beaucoup de zèle, beaucoupp d'intelligence et de savoir-faire, beaucoup d'amour. Cela ne suffit pas. Selon l'ordre courant de la Providence, vous avez besoin de vous assurer des concours dévoués suffisants pour vous permettre de réaliser et de développer votre plan, et voilà, disions-nous en commençant, qui exige encore de vous une autre forme de courage.

L'obstacle le plus redoutable, peut-être, à notre action, n'est pas l'hostilité déclarée des ennemis de Dieu et des âmes, ni celle des libertins qui se voient arracher leurs proies, ni celle plus ignominieuse encore des trafiquants qui s'enrichissent sans vergogne de ce qu'on appelle avec une horrible, mais rigoureuse exactitude, « la traite des blanches ». Cette hostilité, malgré son infamie, est, somme toute, assez compréhensible. Mais ce qui est plus étrange, vu la valeur de l'enjeu, c'est qu'il vous faille vaincre l'indifférence, l'insouciance, l'ironie même de gens qui se croient chrétiens corrects, catholiques convaincus et pratiquants. Leur dessiller les yeux, leur faire prendre conscience de la gravité du mal et de leur propre responsabilité, éveiller leur intérêt, gagner leur sympathie, obtenir leur concours sous quelque forme que ce soit, n'est pas la partie la moins importante ni la moins ardue de votre tâche.

Nous ne pouvons évidemment pas recenser ici toutes les erreurs, les préventions, les sophismes de ces catholiques négatifs. Il nous suffira donc de dire d'un mot la cause foncière de leur aberration : elle vient surtout de leur profonde ignorance et de leurs grossières confusions en matière de doctrine et de morale, même dans l'ordre purement naturel, *a fortiori* dans celui de la foi. Aussi du jour où les chrétiens et les chrétiennes verront dans leur religion autre chose qu'un code de lois arbitraires sujettes à évoluer avec le temps, avec l'opinion ou le caprice, avec la mode, qu'ils y verront autre chose qu'un rituel de formalités vides de sens et de substance ; du jour où ils seront pénétrés de la croyance à l'existence, à la majesté de Dieu et à sa justice ; du jour où ils sauront reconnaître autrement qu'en paroles oiseuses la dignité naturelle de toute créature humaine, sans distinction de sexe et de condition, plus encore sa destination par l'adoption à la vie surnaturelle, à une vie vraiment divine ; du jour où ils goûteront la saveur de ces grandes leçons de l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous avez été achetés à grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps » (I Cor., VI, 15, 19-20). De ce jour-là, disons-Nous, le chrétien, la chrétienne, dépouillant tout égoïsme, tout pharisaïsme, songera que la dignité de cette jeune fille qui passe, insouciante, étourdie n'est pas moindre que la sienne, mais que son cœur est si fragile qu'un rien peut le briser à jamais, son âme si délicate qu'un rien peut en ternir pour jamais la pureté. Du jour enfin où tout chrétien, toute chrétienne sincère considérera le rôle social de l'homme et de la femme, qui est de perpétuer la société humaine, de maintenir en vie et de faire croître ici-bas le Corps mystique du Christ, de former, membre à membre, l'éternelle cité des élus ; alors, prenant au sérieux leur responsabilité, ils ne se contenteront pas de respecter pour leur propre compte la jeune fille en péril, ils voudront à tout prix la sauver ; ils comprendront la sainteté de vos efforts, ils vous apporteront leur concours.

* *

[2] Le Saint-Père indique que les remèdes doivent correspondre à la multiplicité des dangers et des besoins. Il faut des Foyers, Centres d'accueil, etc., sans un luxe excessif, mais avec confort, charme, de nature à attirer les jeunes filles, et à leur fournir les éléments d'une véritable culture humaine et surnaturelle.

Il faut que l'organisation soit internationale, pour ne pas laisser échapper une foule de jeunes filles.